

La conquête vue par Hugo,

La colonisation de l'Algérie a fait s'élever de nombreuses voix.
Pour exiger la modération, ou préconiser la domination totale.

Par François Malys

Victor Hugo

« C'est la civilisation qui marche sur la barbarie. C'est un peuple éclairé qui va trouver un peuple dans la nuit. Nous sommes les Grecs du monde, c'est à nous d'illuminer le monde. »

Choses vues, conversation avec Bugeaud, 1841.

« Dans les razzias, il n'était pas rare de voir les soldats jeter à leurs camarades des enfants qu'ils recevaient sur la pointe de leurs baïonnettes. Ils arrachaient les boucles d'oreilles des femmes, les oreilles avec, et coupaient les doigts pour avoir les anneaux. » Ajouté en style télégraphique : « Atrocités du général Négrier. Le colonel Pélissier. Les Arabes fumés vifs. »

Ibid., récit d'une conversation avec le général « africain » Adolphe Le Flô, 15 octobre 1852.

Charles Fourier

« Hugo a écrit : "La France est la mère majestueuse de toutes les idées qui sont aujourd'hui en mission dans tous les peuples. On peut dire que la France, depuis deux siècles, nourrit le monde du lait de ses mamelles."

[...] Fourier répond : "Passons sur les flatteries que vous adressez à la France et auxquelles je n'adhère nullement, car la France, loin d'avoir une initiative dans la civilisation du globe, porte partout le vandalisme, témoin sa conduite à Alger qu'elle a barbarisé, couvert de vendées et de ravages, bien plus que ne l'aurait fait une armée de barbares." » (*Le Phalanstère*, 28 février 1834).

In Jean-Claude Dubos, « Victor Considérant et les enfumades du Dahra (1845) », *Cahiers Charles Fourier*, 2009 / n° 20, en ligne : <http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article 715>.

**« C'est la civilisation
qui marche
sur la barbarie. »
(Victor Hugo)**

Alphonse de Lamartine

« Lisez dans les annales algériennes les innombrables récits de tribus massacrées par le système des razzias. [...] Voulez-vous la définition de la guerre de razzia par celui-là même qui l'a inventée ? elle n'est pas de moi cette définition ; vous allez juger le caractère de cette guerre par la définition qu'en a faite celui qui en est l'auteur [Bugeaud] ; la voici dans son texte : "Vous ne labourerez pas, vous ne sèmerez pas, vous ne pâturerez passans ma permission." Qu'est-ce qu'une razzia ? ajoutel'écrivain militaire. "C'est une irruption soudaine ayant pour objet de surprendre les tribus... [Écoutez.] pour tuer les hommes, pour enlever les femmes..." les femmes innocentes et les enfants. L'enlèvement d'enfants à la mamelle, par des cavaliers qui ont tué les pères et enlevé les mères, je le demande à votre bon sens, y a-t-il bien loin de là, d'un pareil système de guerre, d'un pareil système de refoulement, à un honteux et fatal système d'extermination ? »

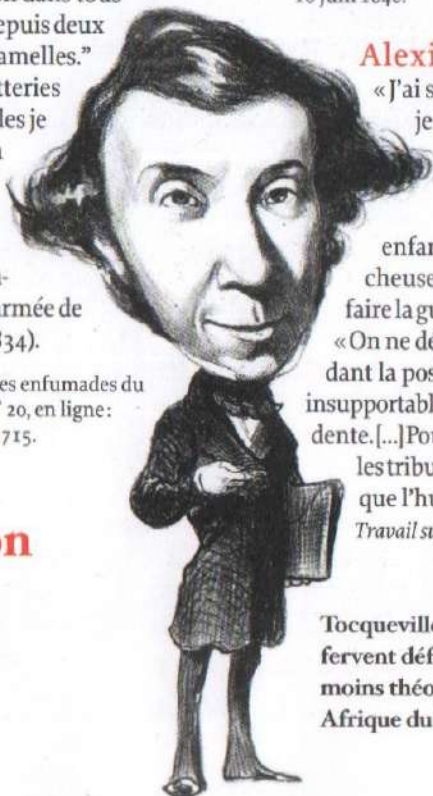
Discours sur l'Algérie à l'Assemblée nationale, 10 juin 1846.

Alexis de Tocqueville

« J'ai souvent entendu en France des hommes que je respecte, mais que je n'approuve pas, trouver mauvais qu'on brûlât les moissons, qu'on vidât les silos et, enfin, qu'on s'emparât des hommes sans armes, des femmes et des enfants. Ce sont là, suivant moi, des nécessités fâcheuses, mais auxquelles tout peuple qui voudra faire la guerre aux Arabes sera obligé de se soumettre. »
« On ne détruira la puissance d'Abd el-Kader qu'en rendant la position des tribus qui adhèrent à lui tellement insupportable qu'elles l'abandonnent. Ceci est une vérité évidente. [...] Pour moi, je pense que tous les moyens de désoler les tribus doivent être employés. Je n'excepte que ceux que l'humanité et le droit des nations réprouvent. »

Travail sur l'Algérie, 1841.

Tocqueville (1805-1859), qui s'est posé en fervent défenseur de la liberté, n'en a pas moins théorisé l'expansion française en Afrique du Nord et justifié les massacres.



Tocqueville, Engels...

Friedrich Engels

« À notre avis, c'est très heureux que ce chef arabe [Abd el-Kader] ait été capturé. La lutte des Bédouins était sans espoir et bien que la manière brutale avec laquelle les soldats comme Bugeaud ont mené la guerre soit très blâmable, la conquête de l'Algérie est un fait important et heureux pour le progrès de la civilisation. Les pirateries des États barbaresques, jamais combattues par le gouvernement britannique tant que ses bateaux n'étaient pas molestés, ne pouvaient être supprimées que par la conquête de l'un de ces États. La conquête de l'Algérie a déjà obligé les beys [gouverneurs représentant l'Empire ottoman, NDLR] de Tunis et de Tripoli, et même l'empereur du Maroc, à prendre la route de la civilisation. Ils étaient obligés de trouver d'autres emplois que la piraterie pour leurs peuples et d'autres méthodes que le tribut payé par les petits États d'Europe pour remplir leurs coffres. Si nous pouvons regretter que la liberté des Bédouins du désert ait été détruite, nous ne devons pas oublier que ces mêmes Bédouins étaient une nation de voleurs qui vivaient principalement des razzias menées contre leurs voisins ou des villages paisibles, prenant ce qu'ils trouvaient, tuant ceux qui résistaient et vendant les prisonniers comme esclaves. Toutes ces nations de barbares libres paraissent très fières, nobles et glorieuses vues de loin, mais approchez seulement et vous trouverez que, comme les nations plus civilisées, elles sont motivées par le désir de gain et emploient seulement des moyens plus rudes et plus cruels. Et, après tout, le bourgeois moderne, avec sa civilisation, son industrie, son ordre, ses "lumières" relatives, est préférable au seigneur féodal ou au voleur maraudeur et à la société barbare à laquelle ils appartiennent. »

Traduction d'un article paru dans le journal britannique *The Northern Star*, 22 janvier 1848.

Jules Ferry

« Messieurs, [...] je dois également aborder [...] le côté humanitaire et civilisateur de la question [coloniale]. [...] Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. [...] Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. [...] Ces devoirs, messieurs, ont souvent

été méconnus dans l'histoire des siècles précédents, et certainement, quand les soldats et les explorateurs espagnols introduisaient l'esclavage dans l'Amérique centrale, ils n'accomplissaient pas leur devoir d'hommes de race supérieure. Mais de nos jours, je soutiens que les nations européennes s'acquittent avec largeur, grandeur et honnêteté, de ce devoir supérieur de la civilisation. »

Discours sur les fondements de la politique coloniale à l'Assemblée nationale, 28 juillet 1885.

Guy de Maupassant

« Notre système de colonisation consistant à ruiner l'Arabe, à le dépouiller sans repos, à le poursuivre sans merci et à le faire crever de misère, nous verrons encore d'autres insurrections. »

Au Soleil, 1884.

Maréchal Lyautey

« Les colons agricoles français ont une mentalité de pur boche, avec les mêmes théories sur les races inférieures destinées à être exploitées sans merci. Il n'y a chez eux ni intelligence ni humanité. » (19 août 1918.)

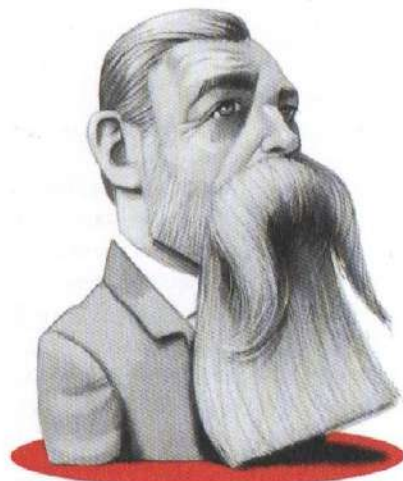
In Guy Delanoë, *Lyautey, Juin, Mohammed V. Fin d'un protectorat*, L'Harmattan, 1992.

Marcel-Edmond Naegelen (gouverneur général de l'Algérie de 1948 à 1951)

« Dans l'œuvre française en Algérie, il y a, certes, bien des insuffisances, bien des erreurs, bien des fautes, peut-être quelques crimes. Mais ce n'est pas sur quelques

taches qui parsèment sa façade que l'on juge un édifice. C'est sur son architecture générale. L'Algérie est une création française, dont la France doit et peut être fière. Avant notre arrivée [...] il n'y avait pas d'Algérie. C'était, de la côte au Sahara et de Tébessa à Tlemcen, le chaos et l'anarchie. Les tribus se combattaient, la guerre et le brigandage étaient partout. Ce pays n'avait pas de nom parce qu'il n'avait pas d'unité, parce qu'il n'existait pas. [...] Nous avons fait ce pays, économiquement et même politiquement. Et si nous n'y avons pas tout fait, si nous y avons péché par sous-développement, sous-administration, sous-encadrement, du moins lui avons-nous apporté la paix intérieure et, peu à peu, le sentiment de son existence. » (15 janvier 1957).

In Jeanne Caussé et Bruno de Cessole, *Algérie, 1830-1962*, Maisonneuve & Larose/Valmonde, 1999.

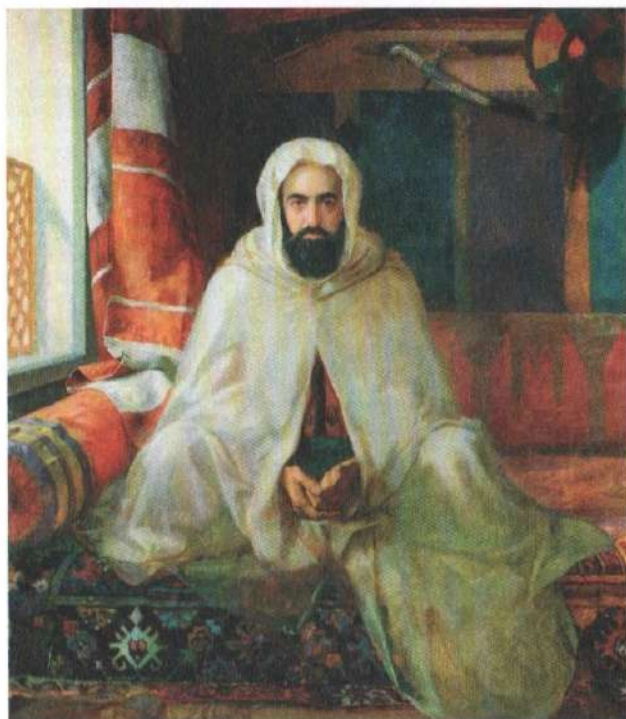


Engels (1820-1895), le théoricien du socialisme, s'est peu ému des conditions de soumission d'une « société barbare ».

La France vue par Abd el-Kader

Si l'histoire coloniale est faite de violences, elles permet aussi les rencontres et les métissages. Paroles de (dé)colonisés.

Par François Malye



Abd el-Kader à Constantinople, de Stanislaus von Chlebowski, huile sur toile (détail), 1864. Héros de la résistance algérienne, il fut l'adversaire le plus éminent de la conquête française.

Abd el-Kader

« Nous nous battons quand nous le jugerons convenable. Tu sais que nous ne sommes pas des lâches. Nous opposer à toutes les forces que tu promènes derrière toi, ce serait folie, mais nous les fatiguerons, nous les harcèlerons, nous les détruirons en détail : le climat fera le reste... Vois-tu la vague se soulever quand l'oiseau l'effleure de son aile ? C'est l'image de ton passage en Afrique. »

Abd el-Kader au général Bugeaud en 1841, cité par Ferhat Abbas in *Manifeste du peuple algérien*, 1943.

Ferhat Abbas

« Je ne mourrai pas pour la patrie algérienne parce que cette patrie n'existe pas. Je ne l'ai pas découverte. J'ai interrogé les

vivants et les morts ; j'ai visité les cimetières : personne ne m'en a parlé. On ne bâtit pas sur du vent. [...] Nous avons, une fois pour toutes, écarté les nuées et les chimères pour lier définitivement notre avenir à celui de l'œuvre française dans ce pays. »

Ferhat Abbas dans le journal *L'Entente*, 23 février 1936, cité par Charles-André Julien in *L'Afrique du Nord en marche* (Julliard, 1952, Omnibus, 2002).

Hocine Aït Ahmed

« Les religions, les cultures juive et chrétienne se trouvaient en Afrique du Nord bien avant les arabo-musulmans, eux aussi colonisateurs, aujourd'hui hégémonistes. Avec les pieds-noirs et le dynamisme – je dis bien les pieds-noirs et non les Français –, l'Algérie serait aujourd'hui une grande puissance africaine, méditerranéenne. Hélas, je reconnais que nous avons commis des erreurs politiques, stratégiques. Il y a eu envers les pieds-noirs des fautes inadmissibles, des crimes de guerre envers des civils innocents et dont l'Algérie devrait rendre compte au même titre que la Turquie envers les Arméniens. »
In revue *Ensemble*, n° 248, juin 2005.

Frantz Fanon

« Le colonialisme français n'a voulu autre chose depuis 1954 que casser la volonté du peuple, briser sa résistance, liquider ses espoirs. Il n'a reculé depuis cinq ans devant aucun radicalisme, ni celui de la terreur ni celui de la torture. »

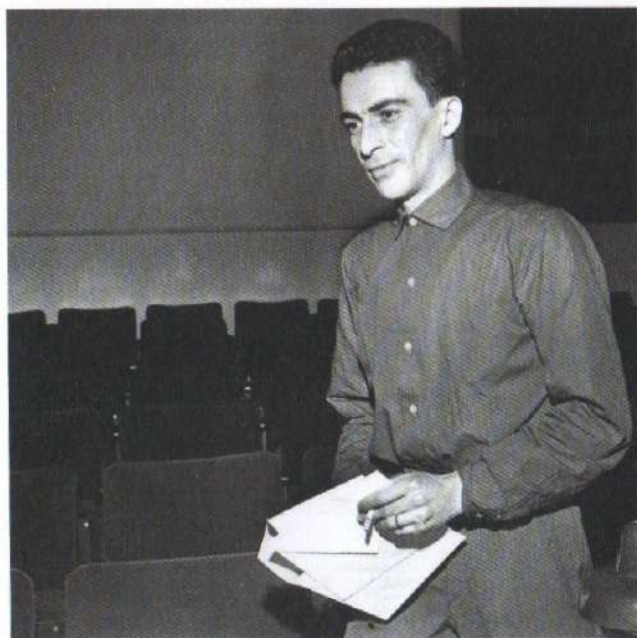
In *L'An V de la révolution algérienne* (François Maspero, 1959, La Découverte, 2011).

Mustapha Benhamed

« Je puis vous assurer que mes coreligionnaires du bled qui ne parlent pas français savent maintenant ce qu'est l'électricité. »

« Tu sais que nous ne sommes pas des lâches. »
(Abd el-Kader au général Bugeaud)

Kateb Yacine, Saïd Boualam...



De son vrai nom Mohammed Khellouti, Kateb (« écrivain » en arabe) Yacine, au théâtre Récamier, à Paris, en 1963.

Croyez-vous que cette semence de haine puisse profiter aux uns et aux autres ? »

Mustapha Benhamed, député SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière) de Constantine au deuxième collège, interpellant le gouvernement dirigé par Pierre Mendès France à l'Assemblée nationale sur la torture pratiquée en Algérie, le 5 février 1955.

Larbi Ben M'hidi

« Donnez-nous vos chars et vos avions, et nous vous donnerons nos couffins [dans lesquels les terroristes plaçaient leurs bombes, NDLR]. »

Larbi Ben M'hidi, chef historique du FLN, coordonne l'action de la guérilla à Alger. Arrêté le 15 février 1957, il est pendu le 5 mars par les escadrons de la mort du commandant Paul Aussaresses.

Extrait de l'hymne algérien

Ô France! le temps des palabres est révolu
Nous l'avons clos comme on ferme un livre
Ô France! voici venu le jour où il te faut rendre des comptes
Prépare-toi! voici notre réponse
Le verdict, notre révolution le rendra
Car nous avons décidé que l'Algérie vivra
Soyez-en témoin! Soyez-en témoin! Soyez-en témoin!

In *Kassaman* (« Nous jurons! »), écrit en 1955 par le poète Moufidi Zakaria sur une musique de l'Égyptien Mohamed Fawzi.

« La langue française est notre butin de guerre. »
(Kateb Yacine)

Saïd Boualam

« Pour juger l'œuvre de la France, imposée d'abord par le soldat, rendue possible par le colon, l'ingénieur, le médecin, l'ouvrier, il me paraît utile de faire une comparaison. En Algérie, deux recensements: 1856: 2 307 350 musulmans; 1954: 8 670 000 musulmans. En Amérique du Nord, lors de l'arrivée des Blancs, il y avait 1 500 000 Peaux-Rouges, aujourd'hui ils sont moins de 300 000. Ces chiffres sont rarement cités par les décolonisateurs! »

In Saïd (Bachaga) Boualam, *Mon pays, la France* (France-Empire, 1962).

Kateb Yacine

« La langue française est notre butin de guerre. »
In *Mon pays, la France* (France-Empire, 1962).

Ali El Kenz

« L'amour baignait la ville: non pas l'amour abstrait de cerveaux solitaires, mais un amour de chairs, de chants, de danses, d'êtres entrelacés en un corps unique, en un peuple. Je n'oublierai jamais ce juillet de notre histoire, cet été 1962. C'est par lui que je vins à la maturité et compris "l'acte par lequel un peuple est un peuple"... Juillet 1962. Tu es l'étalon de notre "déméure" ce par quoi un peuple "outrepasse" les conditions qui le font être pour devenir une infinité de possibles, le maillon où se rompt la chaîne de nos nécessités, le moment de la révolution. »

In *Les Temps modernes*, « Algérie: espoirs et réalités », n° 432, juillet-août 1982. Ali El Kenz, décédé en 2020, était sociologue.

Mohammed Dib

« Nulle part au monde, à coup sûr, hommes n'ont été entourés d'une aussi grande sympathie que les Français, chez nous. Et comment ont-ils répondu à cette amitié qui était vraie et sincère, je l'affirme par le sol qui nous unit, comment? Par l'indifférence simplement, le plus souvent par le mépris. Ils n'ont pas voulu voir en nous des égaux. Et nous avons été traités avec mépris. Nous mettons, nous, du prix à l'amitié que nous accordons. »

In *L'Incendie* (Seuil, 1954, Points, 2002).

« La Bataille d'Alger », les coulisses du film

Pour adapter au cinéma son livre écrit en prison, Yacef Saadi, figure du FLN, met le cap sur l'Italie.

Par Adlène Meddi

Rome, hiver 1963. Deux hommes, un Italien et un Algérien, baillent ferme devant un tas de feuilles reliées. Ils reviennent de loin. L'un, Yacef Saadi (*lire p. 88*), ex-patron militaire du Front de libération nationale (FLN) durant la fameuse « bataille d'Alger », vient d'être libéré après le cessez-le-feu du 18 mars 1962, alors qu'il était condamné à mort puis à la perpétuité ; l'autre, Gillo Pontecorvo, ancien maquisard antifasciste, militant des brigades Garibaldi, est le réalisateur de *Kapo* (1960), film controversé sur les auxiliaires des nazis. La discussion ne s'annonce pas bien. Yacef Saadi, reconverti en producteur à Alger, défend un synopsis qu'il tente de passer aux cinéastes italiens du moment. À ses yeux, le néoréalisme semble le plus à même d'incarner l'histoire qu'il a couchée sur le papier dans sa cellule, à Fresnes. Il a contacté Francesco Rosi et Luchino Visconti, en vain.

Ces notes ont déjà abouti à un livre, *Souvenirs de la bataille d'Alger*, paru chez Julliard en 1962. En face, Gillo Pontecorvo a un autre projet. Il est tout fier d'annoncer l'accord de Paul Newman pour jouer un journaliste américain venu couvrir les dernières années de la guerre d'Algérie. Titre provisoire : *Paras*. Paul Newman ? À Alger ? Pas très crédible, défend l'Algérien. Il réussit à convaincre Pontecorvo : « Viens à Alger avec moi. » L'Italien cède, se fait accompagner par un scénariste confirmé, Franco Solinas. En 1964, ils

restent six mois à Alger pour en sentir l'atmosphère et peaufiner le scénario inspiré du livre de Yacef Saadi.

Entre un Pontecorvo attaché à la véracité du récit, rétif à tout manichéisme, et un Saadi encore marqué par la « grande répression d'Alger », ça discute pied à pied. Pontecorvo insiste pour montrer les violences, celles des paras, celles du FLN aussi. Dans la scène d'un attentat FLN contre un café européen, il veut montrer l'image d'un enfant mangeant sa glace juste avant l'explosion, afin d'insister sur le caractère aveugle du terrorisme. Saadi hésite, puis se résigne. Oui, il faut tout montrer. N'a-t-il pas évoqué cette question de la légitimité de la violence avec Germaine Tillion, venue dans sa cachette pour le supplier d'arrêter les attentats ?

Carte blanche

Il faut bientôt commencer le casting. Grâce à Saadi, Pontecorvo écume les prisons algéroises à la recherche de gueules. L'Italien tombe sur un berger, natif de la banlieue sud algéroise, tête patibulaire, mâchoire saillante et yeux en feu, Brahim Haggiag. Il crévera l'écran dans le rôle d'Ali la Pointe (*lire p. 94*), le second de Yacef Saadi (ce

dernier jouera son propre rôle), héros de la Casbah en guerre contre les paras du général Jacques Massu.

« Les acteurs et les figurants ont investi leurs rôles, ils étaient habités. L'homme qui joue Ali la Pointe est devenu le second de Saadi, comme dans la vraie vie, il ne te répondait que si tu l'appelais Ali ! » témoigne pour *Le Point* El Hocine Yacef, frère de Saadi, qui travailla sur le tournage avant de s'occuper de la distribution du film à l'étranger. Brahim Haggiag jouera aussi dans *L'Étranger* (1967), de Luchino Visconti, aux côtés de Marcello Mastroianni. On est trois ans après l'indépendance : « Les gens jouaient à fond, ils savaient comment réagir devant un para, comment prendre une arme... » se souvient, ému, El Hocine.

Des Européens d'Algérie, peu nombreux, feront aussi de la figuration. Le plus étonnant, ce sont ces « beatniks allemands aux cheveux longs » qu'El Hocine recrute. « Je parlais un peu allemand, je leur ai demandé s'ils voulaient jouer dans le film, à condition qu'ils se coupent les cheveux. Ils ont accepté. On les a habillés en tenue de para. L'un d'eux mesurait 2 mètres, ils étaient impressionnants avec leurs mitraillettes et les tenues léopard. Deux vieux assis sur un banc à la basse Casbah observaient la

Gillo Pontecorvo insiste pour montrer les violences, celles des paras, celles du FLN aussi.



Gillo Pontecorvo sur le tournage du film, pendant l'été 1965. Les comédiens et les figurants algériens amateurs dont il a voulu s'entourer sont encore habités par les événements survenus quelques années plus tôt.

scène, l'un d'eux a dit: "Je l'avais dit qu'ils reviendraient!" De jeunes voyageurs nordiques, de passage à Alger, sont recrutés aussi, trop contents de jouer dans un film et d'être payés de surcroît. Pontecorvo ne voulait pas d'acteurs professionnels. Dans le rôle du colonel Mathieu, le patron des paras, Jean Martin, comédien de théâtre et signataire de la « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » en 1960 – engagement qui lui avait causé un renvoi du théâtre et de la radio. Dans le film, comme un effet de miroir, il cite Sartre pour évoquer les intellectuels qui s'opposent à la répression à Alger (lire p. 46).

Vers l'été 1965, tout est fin prêt pour lancer le tournage à Alger. « Avec mon frère, nous avons été convoqués par [le président Houari] Boumediène, qui voulait nous féliciter d'un "truc" et nous donner carte blanche. » Le nouveau président

peut leur être reconnaissant: croyant qu'il s'agissait du tournage annoncé du film, les Algérois n'ont pas paniqué à la vue des chars que Boumediène positionne le jour où il renverse Ahmed Ben Bella, le 19 juin 1965. Le nouvel homme fort d'Alger leur ouvre les portes et demande à l'armée de leur prêter des chars et des tenues. « Pontecorvo était aux anges. Il avait toute une ville à sa disposition. »

Incitation à la rébellion

Lors de la scène de la manifestation nationaliste, à la fin du film, où l'on voit la foule jaillir de la brume face aux gardes mobiles, El Hocine se souvient de la ferveur des figurants. « Des gens, voisins ou passants, se sont mêlés à la fausse manifestation, scandant les slogans nationalistes avec ardeur! On a tenté de canaliser la foule. C'était très émouvant. Les pauvres figurants algériens qui jouaient les gardes mobiles ont été pris à partie: "Mais arrêtez, on ne fait que jouer dans un film!" se défendaient-ils... »

Une fois le film sorti sur les écrans, une autre saga commence. En 1966, il décroche le lion d'or à la Mostra de Venise (la délégation française se retire de la salle pour protester) et trois

nominations aux Oscars. Il est interdit en Afrique du Sud, au Brésil, dans l'État impérial d'Iran, au Mexique, en Uruguay... On craint qu'il n'incite à la rébellion. Ses copies sont considérées par le FBI comme pièces à conviction quand ils arrêtent des Black Panthers...

« Il obtient son visa d'exploitation en France en 1971, mais sera vite retiré des salles, à cause du lobbying des anciens combattants et des menaces d'attentats à la bombe. À Paris, des militants maoïstes m'ont proposé de protéger les salles: on y est allés avec Pontecorvo, c'était en 1970. On nous a collé quatre policiers pour nous protéger ou nous surveiller. Une attachée de presse m'appelle: "L'État veut organiser une projection pour une personnalité. – Qui ?" Impossible de savoir. » Le jour de la projection, dans une salle parisienne vide, El Hocine voit entrer le général Jacques Massu avec son aide de camp. À la fin du film, il est resté cinq longues minutes sans bouger. Silencieux. « Puis il est sorti en trébuchant. » Selon El Hocine, Massu a décidé alors d'écrire et de publier, en 1971, *La Vraie Bataille d'Alger* (éditions du Rocher), où l'ancien patron de la 10^e division parachutiste donne sa propre version des événements ■

HORS-SÉRIE **Le Point**

La France et l'Algérie

Deux siècles d'histoire

Des Européens débarquent à Alger, vers 1899.

PVDE/BRIDGEMAN IMAGES

ALLEMAGNE/BENELUX/ESPAGNE/GRÈCE/ITALIE/PORTUGAL : 9,90 € - LIBAN : 8,90 € - MAROC : 90 DH - CANADA : 13,50 \$ CAN - SUISSE : 15,50 CHF - TUNISIE : 12,50 TND - DOM : 9,90 € - TOM : 1100 XPF - AFRIQUE CFA : 5800 FRANCS CFA

L 12570-4H-F-8,90 €-RD

